

VENUE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



NAPOLÉON CHASSEUR

par le duc de BRISSAC

J'eusse redouté d'être invité à la chasse à tir par Napoléon 1^{er}, car il y était redoutable.

Il avait « le fusil léger », au propre et au figuré.

Au propre, car il usait de fusils courts, très maniables, qui avaient appartenu à feu son « Oncle » Louis XVI, et auxquels le roi avait, disait-on, travaillé de ses mains, avec ses petites limes de serrurier.

Au figuré, car ainsi armé, l'Empereur épaulait vite et mal, tirait au hasard et « arrosait » tout le monde. Bien plus, lorsqu'un de ses voisins avait reçu du plomb, l'impérial maladroit niait que ce fût lui et accusait très haut l'autre voisin.

Ainsi un jour avec Berthier, prince de Neuchâtel, et Masséna, Duc de Rivoli, l'Empereur parcourait la plaine, en ligne, j'imagine, imparfaite, car rien de plus indiscipliné que les Grands de ce monde en groupe. (Je le sais d'expérience : un jour, ayant à piloter, non à la chasse, mais dans une visite d'usine, une trentaine de généraux qu'il n'était pas question, bien sûr, de « mettre au pas », je fus dans le cas de les perdre et de les rameuter à chaque instant dans tous les coins des ateliers).

Donc, notre trio de très « Grands » chassait la perdrix au cul levé. S'envole une compagnie. L'Empereur tire, manque son oiseau, mais ne manque pas Masséna, qui reçoit un plomb dans l'œil.

— Berthier, dit Napoléon, avec une mauvaise foi héroïque, vous venez de blesser Masséna.

— Pas du tout, Sire, proteste le malheureux Grand Veneur, j'ai tiré dans l'autre direction.

— Je vous dis que c'est vous.

On rentre à la Malmaison. On convoque Larrey.

— Ce n'est rien, dit le chirurgien, après examen ;



Napoléon sauve une jeune fille renversée par la meute et près d'être écrasée par les chevaux. (Chap. V.)

mais il ajoute : cependant, le Maréchal pourrait rester borgne.

— Borgne ? dit Masséna...

En fait, il sauva son œil, mais y vit moins clair.

A quelque temps de là, Napoléon, accessible au remords, le nomma prince d'Essling, pour prix de son champ visuel rétréci. Pour prix, surtout et bien sûr, de

sa science et de sa bravoure sur le champ de bataille, car est-il besoin de rappeler la grande figure et la carrière glorieuse du Maréchal Masséna ?

**

Etant vieux chasseur, en battue, en ligne ou « devant soi », j'ai peine à comprendre la chasse à tir de Napoléon ; ce devait être un mélange des trois schémas et, au total, une belle pagaille. Ce n'est pas que les « cadres » et le personnel manquaient. Au contraire, il y en avait trop : grand veneur, directeur des chasses, capitaine-commandant, capitaines et lieutenants-forestiers, gardes, porte-arquebuses, gendarmes, valets de pied, rabatteurs, paysans, tout le monde est en plaine ou en forêt, tout le monde est là, tout le monde veut voir.

D'après Henri d'Alméras (1), on préparait la journée par des battues « à blanc » pour concentrer le gibier. Soit.

L'Empereur arrive. Il suit le faux-fuyant sablé tracé



Livrées de chasses impériales 1810. Piqueur à gauche et valet de chiens à droite. L'habit et la veste sont vert impérial, gilets et culottes rouges. Le piqueur porte des bottes à entonnoir, tandis que le valet a des bas blancs.

dans la bruyère et qu'on appelle un « trottin ». Ses deux voisins suivent des « trottings » parallèles. C'est donc une chasse « en ligne ». Soit encore. Mais il y a des rabatteurs.

« Armés d'une espèce de manche à balai, nous dit d'Alméras, ils sont placés à de grandes distances et hors de la vue des chasseurs, pour effrayer le gibier qui fuit devant l'Empereur et le refouler dans les lieux dont il tenterait de s'échapper.

« Les rabatteurs, qui sont quelquefois en si grand nombre qu'ils pourraient presque former une chaîne, avancent à mesure que l'Empereur marche dans la direction du petit chemin sablé. Par ce mouvement, ils refoulent devant eux le gibier qui, quelquefois, se précipite jusque dans ses jambes.

« L'enceinte de la chasse est ordinairement garnie de filets suspendus à des poteaux de distance en distance, et l'on relance dans l'arène le gibier qui s'est précipité dans cette espèce de blouse (sic). A la fin de la chasse, tous les rabatteurs se rapprochent en cercle, de manière à emprisonner tout le gibier, on tire les derniers coups de fusil, tout ce qui tombe est mis en tas et c'est ce qu'on appelle le bouquet de la chasse ».

Encore une fois, je n'ai pas compris.

**

Napoléon avait un « chargeur ». Utile, de nos jours, dans les chasses denses, mais indispensable alors avec les arquebuses. Son principal chargeur, nommé Beauterne, a le titre de premier porte-arquebuse. Il passe le fusil chargé à l'Empereur, qui le reçoit de la main droite et, après avoir tiré, le donne de la main gauche à un page à sa gauche. Ce ballet bien réglé se dérègle dans l'animation de la chasse. Il faut dire ici que c'est bien plus d'une « paire » qu'il était nécessaire d'avoir avec des arquebuses qu'on mettait trois ou même cinq minutes à recharger. Ces armes supplémentaires sont portées par des officiers et des sous-officiers de la Garde, des piqueurs et des valets de pied. L'Empereur alors prend une arme chargée à n'importe qui et, après avoir tiré précipitamment, la rend déchargée à n'importe qui d'autre.

Je me serais, quant à moi, tenu hors de portée...

**

Parlons chasse à courre, vénerie.

Bonaparte élève-officier, officier, général même, n'avait jamais chassé ; il était trop pauvre pour cela. Mais Premier Consul et à la veille d'être Empereur

(1) La vie parisienne sous le Consulat et l'Empire.

(« déjà Napoléon perçait sous Bonaparte »), la chasse entraînait dans son « système ».

Napoléon est un homme du XVIII^e, un homme de la monarchie. Pas de monarchie sans faste, pas de Cour sans courre. Nous chasserons donc à courre.

En fait de vénerie, la Révolution avait tout cassé, là comme ailleurs.

Me citerai-je moi-même ?

« A la Révolution, les braconniers pullulent ; les officiers forestiers sont arrêtés, les gardes assassinés, les forêts livrées au pillage. Tous les instruments de la vénerie royale sont mis à l'encan.

« Mais la tradition reste, et reste forte. A peine Robespierre enterré et la Terreur expédiée, Muscadins et Merveilleuses se remettaient en selle. Et perce en avant ! Oui, sous le Directoire on a chassé à courre ; on retrouva des vieux veneurs qui savaient, des piqueurs survivants, quelques chiens aussi. Un chien, des chiens se dissimulent. En Poitou, on avait gardé quelques étalons Blancs du Roy, qu'on avait même croisés avec des lices du pays, pour donner des Vendéens nés dans la clandestinité. Alors, un veneur cache sa meute au Loup chez des amis fidèles avant d'émigrer. Un L'Aigle achète les chiens Broglie, d'Harcourt, d'Uzès, Barbançon, dont les maîtres sont partis sur la pointe des pieds, pour sauver leur tête. On les nourrit, ces chiens, comme on peut, en tapinois, tant que la bourrasque souffle grand frais ; à la bonace, on les sort, ils s'ébrouent, tâtent la voie, en goûtent, se récrient, chassent de race...

« Plus, on a découpé sous la Révolution même. Une baronne de Draëk, gaillarde aux épaules de nageuse, aux cuisses de cuirassier, court le loup en Artois et Flandre, à la demande des populations. Son premier piqueur est sa femme de chambre, Caroline, non moins costaude que sa patronne. Et malgré Jacobins et Patriotes : « Aucoute à Moustachiau ! Aucoute à Gargouliau !... ».

« Avec le Consulat, l'ordre et la chasse renaissent. Bonaparte revêt une livrée verte à parements amarante et, ayant recruté quatre piqueurs, quatre valets de limier et dix valets de chiens de l'ancienne vénerie du roi,

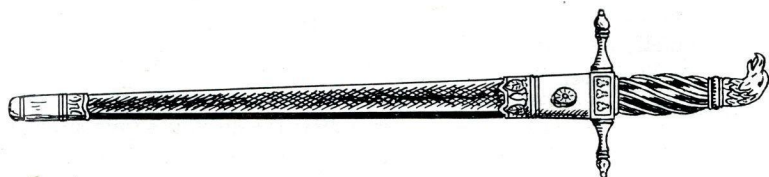
découple ses soixante-dix anglo-normands dans les bois de Vincennes, Boulogne, Meudon, Versailles, Marly, Saint-Germain, Compiègne, Fontainebleau et, en 1804, Rambouillet, lorsqu'il est empereur.

« Napoléon était médiocre veneur, comme il était médiocre cavalier, quoique passant sa vie à cheval. Un jour, il s'avisa de servir lui-même à la carabine son cerf aux abois ; il manqua l'animal, mais tua le meilleur chien de sa meute... C'était par politique, par désir raisonné d'un faste souverain qu'il reconstitua la vénerie, comme la noblesse, comme la Cour, mais il y manqua toujours le je-ne-sais-quoi qui fait un vrai veneur, un vrai noble, une vraie Cour... » (1).

Ce n'est pas qu'à la chasse à tir ou à courre que le grand Empereur prête le flanc à la critique. Ce génie avait mille petits défauts. Il était chapardeur, chipait les tabatières en or de ses ministres (ils ne venaient plus au Conseil qu'avec de vulgaires tabatières en bois) ; il a volé, à Potsdam, le réveille-matin de Frédéric de Prusse ; il a pillé (et ses généraux plus encore que lui) à peu près toute l'Europe. Jouant aux échecs, il trichait sans vergogne. Dans sa Cour, avec les dames, il avait le comportement d'un « sous-lieutenant mal élevé ». Qu'importe ! Ainsi il reste humain et je lui en sais gré.

Napoléon était Corse, donc un peu Génois, donc un peu Italien. Pourquoi l'Italie nous apparaît-elle si familière ? C'est par le mariage qu'elle réussit du grand et de l'humain. La grandeur de Rome est proche de nous, car elle reste humaine. Un gratte-ciel, haut même de 400 mètres, n'est pas « grand », parce qu'il est hors d'échelle. Napoléon, avec ses défauts, reste l'un de nous. C'est pour cette raison que sa silhouette, sa carrière et sa légende, toujours attireront nos regards, enchanteront notre curiosité et attacheront nos cœurs, malgré nous, même.

(1) Duc de BRISSAC. — *La Vénerie*. Ed. Mondiales del Duca. Paris, 1967.



Couteau de chasse de Napoléon

(Ancienne collection de
S.A.I. le Prince Victor).